

Le Roman des Romands 2013-2014

Quand j'avais dix-sept ans
un texte inédit de Rose-Marie Pagnard

Dimanche, avec ennui et ravissement

Après le repas, quelqu'un entre violemment dans le vestibule de notre appartement, ses pas ébranlent nos cœurs et les vieux planchers, c'est le tueur de temps, chacun le sait et nous fixons la porte. Prends place, dirais-je à ce visiteur s'il se montrait, fais ton boulot, abats autant d'heures que tu le veux ! Qu'ai-je à faire de tout un après-midi, un dimanche ? Mais les bruits s'éloignent, mon père regarde ma mère enceinte, regarde sa montre, regarde mon petit frère, une veine gonfle sur sa tempe en signe de déclaration imminente. Ma tante sourde en profite pour lui demander d'apporter notre boîte de jeux de famille et un doigt de cassis. « Elle me flanque à la porte ! Quelle plaie ! » marmonne-t-il en déversant cartons, dés et pions au milieu des plats. Tendrement ma tante sourde lui saisit la main : oui mon cher, quelle paix, la paix sacrée du dimanche ! Elle sort un mouchoir de sa poche et s'essuie les yeux, elle est prête.

Mon père, lui, a déjà décroché sa casquette et sauté dans l'air immobile et miroitant de ce dimanche de juillet auquel je pense. Mon père qui se dégonfle, me dis-je.

À mon tour, je dévale deux étages et m'assieds sur la dernière marche, j'aime le corridor, si laid, si bienveillant (il connaît tout de moi), ses murs reluisent, comme tartinés de beurre, le linoléum est d'un bleu fragile à me serrer la gorge, sur le point de s'entrouvrir pour nous précipiter dans le noir, nous, et les autres locataires, et ma tante sourde avec son petit doigt levé en guise de question. Mais quand je suis dans la rue, rien ne peut m'arriver, non, il ne m'arrive malheureusement rien, sous le soleil s'étirent les trottoirs vides, dans les vitrines les mannequins proposent des crédits suspects... de quoi rire, puisque je possède en rêve tout ce qui me plaît !

J'entre dans un bar à café, pas un copain en vue, le juke-box me lance un clin d'œil, je décide de rentrer et d'écrire des choses agréables, dans ma chambre (ma chambre dans laquelle toute la famille vit jusqu'à la nuit). Mais une voiture s'arrête, la portière claque, salut ! je t'enlève ! dit le conducteur, qui penche sur mon visage en sueur ses dents éblouissantes et ses yeux de tzigane, une main posée sur ma cuisse. « Arrête ça, dis-je, je n'ai pas encore dix-huit ans, tu as bien assez d'ennuis, non ? Conduis-moi chez Eva, si tu veux ! » Ce séducteur est cousin de ma meilleure amie, Eva, une Hongroise qui a trouvé refuge ici, quatre ans plus tôt, en 1956.

Nous roulons dans l'ombre troublante des usines. Et j'aperçois mon père planté au milieu de la chaussée comme s'il cherchait à se faire écraser. Pauvre papa, me

dis-je quand la voiture le frôle et qu'en me retournant je remarque la blancheur de son visage aux yeux baissés. D'un coup me tombe sur le cœur l'étrange tristesse de mon père. Je baisse moi aussi les yeux et je pense à nos ressemblances, à notre brouille dont je ne sais pas la cause et qui nous interdit de nous parler depuis des mois, je pense que ma vie serait plus simple s'il était mort, qu'il meure, me dis-je féroce (je me sens coupable, nulle).

Mon conducteur cherche à m'embrasser, mais je saute de la voiture en marche, je cours, je décide d'abandonner la famille, l'école, ou d'enfermer mon petit frère dans la cave pour créer un peu d'imprévu...

La nuit, un incendie éclate dans la maison mitoyenne. Mon père apparaît dans son uniforme de caporal des pompiers, il brille, il crie des ordres, ses yeux rougis par la fumée clignent comme s'ils me voyaient pour la première fois tandis que j'enfile un short et des chaussures à mon frère et que j'agrafe le soutien-gorge de ma mère.

De la rue nous regardons l'eau et le feu et je sens frissonner ma mère : « Qu'est-ce qui nous restera », dit-elle.

À cet instant mon père surgit comme un diable du feu et jette dans nos bras des tas de vêtements, il nous sourit, il est tout barbouillé de sueur noire et mon petit frère fond en larmes. Il est merveilleux, dit ma mère, et toi aussi.